

Qu'est-ce que l'ethnographie ?

Débats contemporains

paru en espagnol comme “¿Que es la etnografía? Debates contemporáneos. Primera parte. Arraigamientos, operaciones y experiencias de la encuesta” et “¿Que es la etnografía? Segunda parte. Inscripciones, extensiones y recepciones de la encuesta”, in *Persona y sociedad*, Santiago de Chile, 2013, janvier-avril 2013, XXVII: 1, p. 101-120 et 3, p. 11-32

Daniel Cefaï

Les définitions sont toujours partielles et décevantes, appelant aussitôt des contre-exemples, des amendements et des alternatives. Elles permettent cependant d'ouvrir un champ de compréhension et posent un plus petit dénominateur commun autour duquel il devient possible de discuter. Les définitions de l'ethnographie n'échappent pas à cette règle¹. Par ethnographie, on entendra ici une démarche d'enquête, qui s'appuie sur l'observation prolongée, continue ou fractionnée, de situations, d'organisations ou de communautés, impliquant des savoir-faire qui comprennent l'accès au(x) terrain(s) (se faire accepter, gagner la confiance, trouver sa place, savoir en sortir...), la prise de notes la plus dense et la plus précise possible (impliquant souvent l'enregistrement audio ou vidéo de séquences d'activités sur site) et un travail d'analyse qui soit ancré dans cette expérience du terrain.

La caractéristique principale de l'ethnographie, par rapport à d'autres méthodes d'enquête, est l'implication directe, à la première personne, de l'enquêteur, qu'il soit sociologue, anthropologue, politiste ou géographe... Il observe, de ses propres yeux, il écoute de ses propres oreilles. Il peut le faire en étant un simple témoin ou en participant à des activités ou des événements en cours. Cette observation peut être continue : Malinowski a passé trois ans, entre 1914 et 1917, sur les Îles Trobriand pour écrire les *Argonauts of the Western Pacific*², Whyte a passé deux ans, en 1938 et 1940, à fréquenter des gangs dans le quartier italo-américain de Boston, avant d'écrire *Street Corner Society*³. Mais cette observation peut être fractionnée : quand on travaille dans une organisation non-gouvernementale, dans un hôpital ou dans une administration, on y est seulement quelques heures par jour et quelques jours par mois. Mais on est là pour se faire sa propre expérience.

¹ Pour un effort de clarification analytique : Atkinson P., Coffey A., Delamont S., Lofland J., Lofland L. (eds.), *Handbook of Ethnography*, Londres, Sage, 2001, p. 352-368.

² Malinowski B., *Argonauts of the Western Pacific : An Account of Native Enterprise and Adventure in the Archipelagoes of Melanesian New Guinea*, London, Routledge, 1922.

³ Whyte W. F., *Street Corner Society : The Social Structure of an Italian Slum* (1943), Chicago, University of Chicago Press, 1955.

Il faut donc aller sur place, y séjourner, enquêter en personne, *in situ* et *in vivo*, s'immerger dans des milieux d'interconnaissance, dans des organisations ou des communautés de vie ou d'action. Il faut apprendre des idiomes indigènes, parfois des langues étrangères, mais aussi des langages ésotériques, ceux d'un groupe professionnel ou d'une congrégation religieuse, d'un corps d'experts ou d'une communauté ethnique. Et il faut enfin s'initier à des ordres d'interaction, qui ont leurs propres grammaires, leurs rituels et leurs conventions, et dont l'ethnographe est exclu s'il ne parvient pas à les maîtriser. Plus généralement, se familiariser avec des formes de vie et des jeux de langage.

Autrement dit, l'ethnographe ne peut pas rester en extériorité aux mondes de ses enquêtés : il doit s'en imprégner pour les apprendre et les comprendre. Il doit réussir à se faire accepter, gagner la confiance des enquêtés, trouver sa place dans des situations et savoir en sortir.... Il doit développer des capacités spécifiques en matière de prise de notes, sur un carnet de terrain ou avec caméra et magnéto – notes qu'il retranscrira ensuite. Et il ne doit ni séparer dans le texte final la description et l'analyse, ni appliquer une théorie à un corpus de données, mais faire émerger des catégories et des analyses qui soient ancrées dans l'expérience du terrain. Savoir-faire, savoir-voir et savoir-dire : l'enquête ethnographique met en œuvre des ficelles du métier⁴, plus qu'une méthodologie générale. Elle penche plus souvent du côté de l'artisanat, en ce que les compétences qu'elle active sont celles d'un savoir incarné, pratique et tacite, qui s'apprend par l'exemple, que du côté de l'enquête administrée sur un mode bureaucratique-industriel.

Quali-Quant : une fausse opposition

L'ethnographie se distingue ainsi de ce qui est paru des années 1940 aux années 1960 comme le modèle de l'enquête par excellence, en sciences sociales et politiques, l'enquête par sondages (*survey research*).

Enquête par sondages	Enquête ethnographique
Questionnaire à questions fermées, fixé après enquête exploratoire par l'enquêteur : le registre des réponses intéressantes est donné à l'avance	Protocole d'enquête minimal : l'ethnographe est tout au plus armé de concepts de sensibilisation et de conjectures ouvertes et souvent floues
L'enquête est conçue comme un dispositif de confirmation ou d'infirmité d'hypothèses, dérivées d'une axiomatique ou d'enquêtes précédentes	Place importante de l'intuition et de la <i>serendipity</i> : la surprise et l'étonnement des rencontres et des événements guident l'ethnographe dans son choix d'objets

⁴ Becker H., *Tricks of the Trade*, Chicago, University of Chicago Press, 1988 (*Les ficelles du métier*, Paris, La Découverte, 2002).

Formalisation des hypothèses ; production de catégories univoques ; réduction de ces catégories à des indices mesurables ; conception quantitative des données	Observation/ participation sans médiation formelle ; implication de l'expérience corporelle ; description en langage naturel ; restitution des paradoxes et des ambiguïtés
Un entretien standardisé, pré-guidé par le formulaire ; pas d'implication personnelle de l'enquêteur ; réponses simples des enquêtés, facilement codables	Entretiens ethnographiques, tirant vers la conversation informelle ; associations libres et raisonnements ordinaires des enquêtés ; écoute flottante et ancrage dans le terrain
L'idéal explicatif est la construction d'un modèle où des faisceaux de relations de causes à conséquences sont attestés par des corrélations statistiques entre variables	L'explication écologique, économique, institutionnelle... est enveloppée dans la compréhension qualitative de contextes d'expérience et d'activité
Démarche hypothético-déductive ; échantillons représentatifs/ aléatoires ; résultats à faible densité sémantique, mais à prétention généralisante	Induction analytique ou <i>grounded theory</i> ; analyse de situations et étude de cas ; exemplarité des descriptions de cas, uniques et comparables
Gestion bureaucratique ou industrielle de la recherche : division hiérarchique du travail entre concepteurs, collecteurs, codeurs, analystes et interprètes	Travail de l'expérience, plus artisanal ou artistique – même si possibilité de collaboration en équipe et de formalisation de certains protocoles

L'enquête de terrain semble donc obéir à une autre épistémologie que celle, positiviste, des 4 R, que décrivait J. Katz : *reactivity* (la réaction de l'enquêté à l'enquêteur est pensée en termes de stimulus et réponse), *reliability* (la fiabilité des données dépend de la standardisation des méthodes d'enquête), *replicability* (la reproductibilité des observations dépend de la stabilité des conditions d'enquête), *representativeness* (la représentativité est assurée par la constitution d'un échantillonnage quantitatif de la population)⁵. On pourrait pointer les différences suivantes, dans l'enquête de terrain : a) la relation entre enquêteur et enquêté n'est pas de type behavioriste, mais implique des échanges beaucoup plus complexes ; b) les méthodes de recueil, de contrôle et de vérification des données ne sont pas nécessairement standardisées ; c) les expériences sont rarement renouvelables, toutes conditions égales par ailleurs, comme lorsqu'on isole et teste des variables en laboratoire ; d) enfin, quand

⁵ Katz J., « A Theory of Qualitative Methodology », in Emerson R. M. (ed.), *Contemporary Field Research : Perspectives and Formulations*, Prospect Heights, Ill., Waveland, 1983 [rééd. 2001].

l'ethnologue ne se contente pas de décrire une situation unique ou exceptionnelle, la question de la représentativité se déplace de celle du comptage de propriétés quantifiables à celle de la reconnaissance de caractéristiques typiques.

Il n'est donc totalement pertinent de vouloir appliquer à l'ethnographie les critères qui ont été élaborés pour les sciences de la nature et qui commandent aux enquêtes expérimentales ou statistiques. S'il est utile de recourir, quand c'est possible, à des procédures d'enquête plus ou moins congruentes pour pouvoir comparer entre différentes situations, dans l'espace et dans le temps, il faut accepter que d'autres modes de connaissance sont possibles. Mais en même temps, il ne faut surtout pas fixer des oppositions insurmontables entre science qualitative et science quantitative, prendre parti pour l'une tout en discréditant l'autre.

D'abord, parce que la frontière n'est pas tranchée historiquement : la plupart des ethnographies recourent à des comptages et à des modélisations, dans la mesure où cela contribue à la description et à l'analyse. Deux moments de l'âge d'or de l'enquête de terrain, la sociologie à Chicago dans les années 1920, autour de Robert E. Park⁶ et l'anthropologie au Rhodes Livingstone Institute dans les années 1940, autour de Max Gluckman⁷, se caractérisent par des programmes d'enquête collective, fortement adossés à un travail de cartographie et de statistique. Chicago a été mise en chiffres et en cartes et les enquêtes sur les communautés ethniques ou criminelles y étaient articulées à une modélisation écologique de la ville ; tandis que les enquêtes de terrain sur les migrations à la ville en Rhodésie allaient de pair avec une pratique intensive du questionnaire et ont fondé les premières analyses de réseaux⁸.

Ensuite, la détermination des cas pertinents à investiguer, si elle peut se faire au hasard des pérégrinations sur le terrain (l'occasion offerte par la médiation de relations) ou s'appuyer sur l'expérience préalable de l'unicité ou de la typicité d'un thème d'enquête (le choix de Bronzeville⁹ à la fois comme quartier du Southside de Chicago, lieu d'accueil de migrants du Sud, laboratoire de constitution d'un univers spécifique et exemple de ghetto noir urbain), peut également recourir à des critères de type statistique. L'argument de la représentativité statistique n'est pas incompatible avec l'enquête ethnographique : il a même été mis en avant dans le choix des

⁶ Bulmer M., *The Chicago School of Sociology*, Chicago, University of Chicago Press, 1984 ; et Chapoulie J.-M., *La tradition sociologique de Chicago 1892-1961*, Paris, Seuil, 2001.

⁷ Werbner R. P., « The Manchester School in South-Central Africa », *Annual Review of Anthropology*, 13, 1984, p. 157-185 ; et Schumaker L., *Africanizing Anthropology : Fieldwork, Networks, and the Making of Cultural Knowledge in Central Africa*, Durham, Duke University Press, 2001.

⁸ Hannerz U., *Exploring the City : Inquiries Toward an Urban Anthropology*, New York, Columbia University Press, 1980 (*Explorer la ville. Éléments d'anthropologie urbaine*, Paris, Minuit, 1983).

⁹ Drake St Clair, Cayton H., *Black Metropolis : A Study of Negro Life in a Northern City*, Chicago, The University of Chicago Press, 1945.

sites d'enquête d'un certain nombre d'études de communauté (*community studies*)¹⁰ dans des « villes moyennes » aux États-Unis (de Middletown des Lynd à Yankee City de Warner¹¹).

Enfin, si les critères de validité ne sont pas les mêmes dans une enquête par sondages et dans une enquête ethnographique, les canons de rigueur scientifique sont les mêmes et les visées d'explication compréhensive peuvent se recouper. Sans doute, la réduction à quelques variables mesurables, qui interagissent les unes avec les autres, n'est pas comparable avec la production d'une description dense d'activités et d'expériences de ces activités ; sans doute, les ethnographes ne peuvent s'isoler de leurs « données » au moment où ils les recueillent et les analysent, à la différence des statisticiens qui n'ont de données que celles qu'ils ont projeté d'avoir. La logique de la découverte et l'administration de la preuve sont de nature très différente dans les deux cas¹². Mais rien ne permet de disqualifier l'une au nom de l'autre. Elles se situent plutôt sur des points différents d'un continuum d'enquête et de raisonnement¹³. Des auteurs comme Howard Becker récusent l'étiquette de sociologie qualitative et n'ont du reste pas hésité à recourir, à côté de l'observation et de l'entretien¹⁴, à des méthodes statistiques, quoique rudimentaires, dans l'enquête sur l'école de médecine de Kansas City¹⁵. Et chaque fois qu'il le peut, l'ethnographe doit inventer des procédés de mesure et de contrôle de ses données¹⁶. Il faut donc ici se garder de tout manichéisme.

¹⁰ Vidich A., Bensman J. (eds.), *Reflections on Community Studies*, New York, John Wiley and Sons, 1964.

¹¹ Lynd R. S., *Middletown : A Study in American Contemporary Culture*, New York, Harcourt, Brace and Co, 1929 ; Warner W. L. et alii, *Yankee City*, New Haven, Yale University Press, 1963 (abridged edition).

¹² Becker H., « The Epistemology of Qualitative Research » in R. Jessor, A. Colby, R. Schweder (eds.), *Ethnography and Human Development : Context and Meaning in Social Inquiry*, Chicago, University of Chicago Press, 1996.

¹³ Desrosières A., « L'opposition entre deux modes d'enquête : monographie et statistique », in *Cahiers du Centre pour l'Emploi*, Paris, PUF, 1993, p. 1-9.

¹⁴ Becker H., *Sociological Work : Method and Substance*, Chicago, Aldine, 1970 ; et Becker H., Geer B., « Participant Observation and Interviewing : A Comparison », *Human Organization*, 1957, 16, p. 28-34.

¹⁵ Hughes E. C., Becker H., Geer B., Strauss A., *Boys in White : Student Culture in Medical school*, Chicago, University of Chicago Press, 1961.

¹⁶ Péneff J., « Mesure et contrôle des observations dans le travail de terrain. L'exemple des professions de service », *Sociétés contemporaines*, 1995, 21, p. 119-138. Mais voir aussi ses remarques dans *Le goût de l'observation*, Paris, La Découverte, 2009.

Une expérience incarnée et réflexive

Le principal médium de l'enquête ethnographique est l'*expérience incarnée de l'enquêteur*¹⁷. Le corps, sa capacité motrice et ses cinq sens sont les principaux « outils » de l'enquêteur – encore que le terme « outils » ne soit pas le plus approprié : ce sont nos organes d'exploration et de compréhension du monde social. Tandis que dans d'autres formes d'enquête, l'expérience corporelle est traitée comme un biais d'enquête, qui fait écran avec la production d'un savoir objectif et impartial, elle est dans l'ethnographie le médium obligé des activités d'observation, de conversation, d'enregistrement et de description. Si nous n'étions pas pourvus d'un corps qui se laisse affecter par des situations, un corps armé de croyances personnelles, de schémas d'expérience et de routines d'action qui se laisse surprendre par des rencontres et des événements, l'ethnographie serait un vain mot. Le corps affectif, le corps sensible, le corps mobile et le corps-face sont les différents vecteurs d'une expérience, qui sera ensuite convertie en savoir ethnographique.

Ce corps est exposé à des situations qui l'émeuvent et le bouleversent, qui parfois l'ensorcèlent, le traumatisent ou le rendent malade, qui d'autres fois, le ravissent, l'exaltent ou le font planer, qui en tout cas ne le laissent pas indifférent : la peur, la colère ou la honte, la joie, l'enthousiasme ou l'espoir ne sont pas des émotions qu'il faudrait systématiquement réprimer, parce qu'elles seraient porteuses de biais. Les émotions ouvrent à la cognition – elles sont déjà des façons de connaître les situations, en-deçà d'une logique de la représentation. Et par sympathie, elles permettent de saisir les mobiles d'action qui animent les membres d'un mouvement social – la foi en Dieu, la haine de l'ennemi, le désir de vengeance, l'amour de la patrie... Parfois, l'expérience d'être-affecté¹⁸ empêche de comprendre tout de suite ce qui se passe, et c'est seulement après coup, une fois extirpé de son terrain, que l'ethnographe, devenu analyste de ses notes et de ses souvenirs, parvient à produire un récit.

Ce corps est fini et situé : il occupe des places, il a des perspectives, il comprend ce qui se passe à partir d'un ici et maintenant. Il est pris dans des interactions verbales et non verbales. Il est le lieu de constitution d'expériences : J. Roth¹⁹, atteint de tuberculose, décrit l'expérience de l'hôpital, B. Jules-Rosette²⁰ vit des transes de possession dans l'église de John Maranke – ou tout simplement, un enquêteur qui participe à la vie d'une association, d'une entreprise ou d'une administration acquiert des compétences, des savoirs et des savoir-faire spécifiques. L'ethnographie est

¹⁷ « Le corps point-zéro de l'enquête », in Cefaï D., *L'Enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2003, p. 544 sq ; et « Une perspective pragmatiste sur l'enquête de terrain », in Paillé P. (ed.), *La méthodologie qualitative*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 33-62.

¹⁸ Favret J., « Être affecté », *Gradhiva*, 1990, 8, p. 3-9.

¹⁹ Roth J., *Timetables : Structuring the Passage of Time in Hospital Treatment and Other Careers*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1963.

²⁰ Jules-Rosette B., *African Apostles : Ritual and Conversion in the Church of John Maranke*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1975.

un corps à corps – pour suivre les sans papier dans leurs parcours du combattant²¹, pour incorporer les dispositions du boxeur²², de la souffleuse de verre²³ ou de l'ouvrier en bâtiment²⁴, pour comprendre les sentiments moraux en jeu dans l'urgence sociale auprès de SDF²⁵, pour se laisser aller à la colère de l'automobiliste dans les embouteillages de Los Angeles²⁶.

Il est aussi l'organe de la présentation de soi en public, un corps porteur d'une panoplie signalétique, qui indique qui est qui, porte des indices de statut, exprime et provoque des attractions et des répulsions, induit des attitudes de déférence, de sympathie, de mépris, de reconnaissance, selon des hiérarchies, mouvantes selon les situations. Cela est vrai pour le corps de l'enquêteur qui doit s'ajuster aux milieux de son investigation, parfois en se coulant dans le moule, en attrapant des usages locaux, jusqu'à être à même de cultiver le sens des plaisanteries du cru ; et qui parfois doit s'abstenir de faire le caméléon, lorsque cela risque d'être perçu comme ridicule ou de susciter de la méfiance, mais doit être capable de contrôler les réactions que cela produit chez autrui et de les prendre en compte dans la gouverne de sa propre conduite. Cela est donc vrai des réactions de l'enquêteur aux corps des enquêtés : qu'il s'agisse de corps abîmés et déglingués, puants et répugnants de sans-abri ou de corps éduqués, aux apparences snobs et aux mœurs trop raffinées, de parler hautement distingués ou bassement populaires, de manières très semblables ou fortement exotiques, l'ethnographe ne doit pas exprimer de jugement, et pas davantage laisser paraître de surprise, d'ironie ou de dégoût, d'antipathie ou de xénophobie.

L'expérience ethnographique est donc hautement *réflexive*, mais elle doit en même temps s'exprimer comme si elle était « naturelle ». C'est un long exercice pour apprendre à se défaire de préjugés théoriques, idéologiques, politiques ou religieux, pour essayer de comprendre ce qui se passe dans une situation. On n'y parvient jamais complètement, mais on réussit malgré tout, à force de réflexivité, à neutraliser des *a priori* qui commandent au regard et à l'écoute, à mettre entre parenthèses des idées fortes que l'on a importées de sa bibliothèque, à se méfier des évidences, des clichés et des stéréotypes de sens commun et à contrôler un certain nombre de lubies, de fixations ou d'obsessions à titre personnel. Il faut essayer de « voir les choses comme elles sont », ce qui veut dire adopter les différentes

²¹ Chauvin S., *Les agences de la précarité. Journaliers à Chicago*, Paris, Seuil, 2010.

²² Wacquant L., *Body & Soul : Notebooks of an Apprentice Boxer*, New York, Oxford University Press, 2004.

²³ O'Connor E., « Embodied Knowledge : The Experience of Meaning and the Struggle Towards Proficiency in Glassblowing », *Ethnography*, 6 / 2, 2005, p. 183-204.

²⁴ Jounin N., *Chantier interdit au public. Enquête parmi les travailleurs du bâtiment*, Paris, La Découverte, 2009.

²⁵ Cefai D., Gardella E., *Urgence sociale. Ethnographie du Samusocial de Paris*, Paris, La Découverte, 2011.

²⁶ Katz E., *How Emotions Work*, Chicago, University of Chicago Press, 1999.

perspectives que les enquêtés ont, dans leurs activités quotidiennes, sur les situations. Si l'ethnographie impose d'épouser l'attitude naturelle de certains enquêtés, elle requiert de s'interroger sur ses propres activités, sur leurs conditions de possibilité, sur les modalités pratiques de leur réalisation, et sur les conséquences dont elles sont porteuses pour le chercheur, ses informateurs et leurs environnements.

La réflexivité de l'ethnographie est aussi *biographique* : l'enquêteur doit s'interroger sur les distorsions qui naissent de ses désajustements sociaux avec les enquêtés, mais aussi pratiquer une sorte d'auto-analyse. Des formes d'expérience du Soi ont sédimenté au cours de son histoire personnelle et peuvent avoir des conséquences sur l'enquête : il se remémore certaines scènes traumatiques, surmonte certains blocages personnels, relativise ses propres croyances ou se distancie d'émotions envahissantes. Il peut en faire un outil d'enquête *dans* l'enquête et d'enquête *sur* l'enquête. La réflexivité est *pratique* : incarnée dans des configurations pratico-sensibles d'activités et d'interactions, elle permet sur le vif, en un clin d'œil, de rectifier la présentation de soi, de reformuler une question ou de réajuster une expression, et de s'assurer ainsi de tenir sa place dans les interactions de terrain. Elle est *tactique* : elle renvoie à une espèce de vigilance permettant de trouver les bons placements et déplacements, afin de se trouver au bon endroit et au bon moment, mais aussi de choisir les bonnes relations – *gatekeepers*, notables ou parias – qui ouvriront des portes et qui délivreront des informations pertinentes, en fonction des questions que l'on se pose. Elle est enfin *analytique* : en ménageant une distance à soi, tant aux croyances qui ont sédimenté dans un parcours personnel qu'aux préférences théoriques propres à la vie de chercheur, elle permet d'imaginer des alternatives d'observation, de description, d'interrogation et d'analyse. Elle laisse germer en soi des ébauches d'interrogation et les traduit en orientations d'enquête et inversement, laisse travailler les matériaux en soi et les convertit en nouveaux trains de pensée.

Trois cadres de pertinence

Il y a toutes sortes de terrains, qui requièrent des compétences souvent différentes les unes des autres. Observer sur un mode naturaliste les circulations d'usagers dans un hall de gare n'est pas la même chose que suivre des combats lors d'une guerre sur la ligne de front ; participer comme professeur aux activités pédagogiques dans une école élémentaire est distinct de partir plusieurs mois partager le quotidien d'un groupe d'Indiens amazoniens. Malgré tout, on peut dire que l'ethnographe est à la fois une personne ordinaire, un acteur social et un chercheur scientifique, ce qui a des conséquences sur la menée de son enquête de terrain.

En tant que *personne singulière*, l'enquêteur s'inscrit dans une situation biographique. Ses préoccupations, ses goûts et ses dégoûts, ses affinités et ses répulsions sélectives, ses convictions, ses attitudes et ses opinions sont liées à son parcours existentiel. En entrant sur le terrain, il ne se débarrasse pas de ses accointances familiales et de ses engagements civiques, de ses héritages culturels ou de ses passions intellectuelles. Ces préjugés (au sens des *Urteilen* de Gadamer) qui le caractérisent sont à la fois une voie d'accès et un obstacle, ils peuvent faire écran autant qu'ils rendent

possible la compréhension, à condition que joue la réflexivité dont nous avons parlé plus haut. Par ailleurs, l'enquêteur a plus ou moins de talent pour nouer des relations sociales, résoudre des problèmes de sens pratique ou porter des jugements de bon sens – qualités qui ne sont pas également distribuées entre tous. Il doit sans arrêt régler sur le terrain des questions matérielles d'intendance de logistique, d'administration et d'autorisation de la recherche, et assurer les conditions de sa survie et de sa vie, sinon celles de sa famille. Autrement dit, l'enquêteur reste un père ou une mère de famille, un voisin ou un amant, habité par des préjugés éthiques, politiques ou religieux. Souvent, il se veut porteur d'une cause, ou en tout cas, fait de son objet d'étude une affaire personnelle, s'empêtrant à titre privé dans les histoires qu'il relate et se sent concerné par les usages a posteriori de son enquête.

En tant qu'*acteur social*, l'enquêteur est porteur d'un certain nombre de propriétés sociales, liées à son âge, son genre, sa classe, sa couleur de peau ou son appartenance communautaire. Il porte dans son *hexis* corporelle, incarnés dans les " plis de son corps " et ses " tours de parole ", dans ses habitudes vestimentaires, capillaires et vocales, les signes de son statut social. Certains terrains nous sont *a priori fermés* s'il existe une forte ségrégation sexuelle, raciale, nationale ou confessionnelle, comme telle non surmontable d'autres sont rendus compliqués par le fait qu'un homme trop âgé aura du mal à traîner avec un gang d'adolescents ou qu'un universitaire de bonne famille sera en fort décalage avec des milieux ouvriers ou paysans. D'abord, l'enquêteur est partie prenante de réseaux d'interactions, de collectifs, d'organisations et d'institutions dont il risque d'être perçu comme un représentant – il aurait été difficile pour un Serbe d'enquêter en Bosnie en temps de guerre. Ensuite, il maîtrise des compétences pratiques dans certains contextes d'expérience et d'activité dont il connaît les règles, les jeux de corps et de langage, les manières de voir, de dire et de faire, les technologies, les méthodologies et les déontologies. Mais du coup, son expérience dans un monde social et culturel l'handicape dans un autre, quand il n'y est pas perçu comme un intrus, bizarre, peu fiable, sinon dangereux. Sans aller jusque là, il doit être attentif, dans les interactions, à ce qu'il noue à son insu des liens de proximité ou de distance sociale, allant vers des gens qui lui ressemblent ou des situations qui le rassurent ; et à ce que sa compréhension se fourvoie parfois, quand il projette sans précaution ses propres expériences sociales sur des situations très différentes.

En tant que *chercheur scientifique*, l'enquêteur contribue au processus de production d'un *corpus* de connaissances. Il est supposé maintenir un idéal d'objectivité et d'impartialité. À ce moment là, les cadres de pertinence auxquels il se réfère et qu'il mobilise ne sont plus ceux qu'il maîtrise dans le monde de sa vie quotidienne, ni ceux qu'il a appris à saisir chez les enquêtés par observation participante. Le chercheur scientifique navigue dans des champs problématiques, qui le conduisent à voir certaines choses et à en ignorer d'autres, à focaliser son attention sur certains thèmes d'enquête et d'analyse et à ne pas penser poser des questions qui tombent hors des controverses scientifiques du moment. Souvent, il s'engage dans un camp ou dans un autre, endosse des catégories, s'aligne sur des arguments, est identifié comme le représentant de la ligne d'une école – avec des polarisations, des prescriptions et des proscriptions, qui sont autant fondées sur des positionnements méthodologiques ou théoriques que sur des

appartenances à des laboratoires ou à des réseaux. La recherche est une entreprise collective et les façons de faire et de dire, jusque sur le terrain, sont en interaction constante avec celles des autres chercheurs. En outre, certaines contraintes pratiques pèsent sur le métier de chercheur : il a des comptes à rendre à des autorités de tutelle ou à des bailleurs de fonds ; il doit respecter des formats de publication et des conventions d'écriture, il a une carrière à poursuivre en évitant les « faux pas » institutionnels, il a été formaté selon certains critères par ses professeurs vis-à-vis de qui il se sent un devoir de loyauté, il est plus ou moins sensible aux positions « politiquement correctes »... Il est à la fois inséré dans des réseaux de relations académiques, plus ou moins réciproques ou hiérarchisées et pris dans des horizons de questionnement, dans lesquels il peut se permettre plus ou moins d'imagination.

Bien sûr, cette tripartition reste grossière, parce que l'enquêteur a une multiplicité de modalités et d'intensités d'engagement dans des situations sociales. Mais elle permet déjà d'y voir plus clair entre différentes logiques d'identité, d'expérience et d'action.

Modalités d'engagement : se faire une place dans des interactions

En tout cas, la qualité des données dépendra de la posture d'engagement adoptée sur le terrain, et en particulier, de la capacité de l'ethnographe à se trouver une place – à la prendre ou à se la faire attribuer, dans des jeux d'interactions.

On a montré en détail les difficultés pour rentrer sur le terrain, pour y rester et pour en sortir. On a parlé de l'identité de l'enquêteur, qui doit se trouver des sponsors, des garants, des parrains, des cautions, en se réclamant d'institutions universitaires, d'agences administratives, de collectivités locales, d'établissements publics ; ou qui encore, doit se mettre dans la poche des passeurs ou des médiateurs qui contrôlent l'accès à un terrain : têtes de réseaux, chefs de bandes, patrons d'entreprises, directeurs de prisons, dignitaires de partis²⁷. Le moment initial de la *présentation de soi* est crucial, en ce qu'il va de pair avec le *cadre de l'objet de l'enquête*, la *spécification des registres pertinents d'information* et l'*attribution réciproque de catégories d'identification* entre enquêteur et enquêtés. Cette présentation de soi ne doit pas mettre l'enquêteur dans une position impossible à tenir : on attendra de lui un minimum de cohérence morale entre les personnages qu'il jouera dans diverses situations et avec divers interactants. Si cette anticipation de cohérence n'est pas satisfaite, il aura le plus grand mal à gagner et à conserver la confiance des enquêtés, surtout

²⁷ Ces questions ont été traitées en sociologie dès le début des années 1950, alors que l'impératif d'observation participante s'imposait parmi une partie des étudiants du département de sociologie de l'Université de Chicago. Voir Cefai D., « The Field Training Project : A Pioneer Experiment in Fieldwork Methods », *Antropolítica*, 2002, p. 25-76. Cette expérience d'enseignement et de réflexion collective sera à l'origine du manuel de B. Junker, *Field Work : An Introduction to the Social Sciences*, Chicago, University of Chicago Press, 1960.

dans des petits milieux d'interconnaissance, et il risque rapidement de se retrouver hors jeu. Mais il existe aussi des sites d'enquête, dans lesquels l'ethnologue passe inaperçu et n'a pas besoin de se présenter – l'observation des espaces publics urbains, des assemblées politiques en public, des manifestations de rue, encore que certaines conduites (écrire, photographier, filmer...) puissent prêter à confusion.

Quelle que soit la conception des interactions sociales que l'on choisisse, de la *félicité des ajustements interactionnels* dépendent la *fiabilité des données* et la *validité des analyses* qui suivront. On a désormais décrit en long et en large que l'ethnologue ne doit être ni trop proche, ni trop éloigné, mais trouver la « bonne distance » ; il doit éviter les effets d'inhibition, d'autocensure ou d'autocontrôle, d'hypercorrection ou de surdramatisation, tout comme il doit se méfier d'un excès de confiance en soi ou d'un sentiment de tout comprendre. Il doit administrer la distance *personnelle*, pour ne pas paraître trop froid ou trop collant, trop envahissant ou trop étranger, et dans tous les cas, se voir reprocher son manque de tact ou son manque d'empathie. Il doit aussi administrer la distance *statutaire*, savoir se tenir à sa place, ne pas prendre les gens de trop haut, ce qui sera rapidement interprété comme de la morgue ou de la condescendance, mais ne pas non plus les prendre de trop bas, ce qui risque de le discréditer rapidement en faisant croire à son incompétence statutaire. Et l'on pourrait encore parler de distance *générationnelle*, *raciale* et *sexuelle* – à savoir que l'ethnologue doit maîtriser les manières appropriées de se conduire avec des personnes d'âge, de genre ou d'ethnicité différents. Les impairs sont parfois tolérés de la part d'étrangers, mais dans certaines limites : il est de toute façon préférable de maîtriser des rites d'interaction, des conventions de politesse et des règles de bienséance, ainsi que toutes les prescriptions et toutes les proscriptions qui commandent à la relation à autrui, en privé et en public.

L'idée de se faire une place dans des jeux d'interactions peut cependant avoir plusieurs sens.

Quand E. Goffman parlait d'un « ordre d'interaction »²⁸ *sui generis*, il entendait un ordre local, une « petite société » qui se constitue sur une scène de co-présence, et où les participants se voient assignés des places, assorties de droits et d'obligations. Une espèce de grammaire règle le ballet des interactions : des règles pratiques, énoncées nulle part, se révèlent lors d'infractions, quand les fautifs ou les offenseurs sont rappelés à l'ordre de l'interaction. Cette perspective est utile pour comprendre comment le site d'enquête est celui du respect des civilités et de toutes sortes de grammaires rituelles, à maîtriser pour s'y sentir comme un poisson dans l'eau ; ou encore, comment l'un des principaux problèmes sur le terrain est de sauver sa propre face et la face des autres, sous peine d'en être écarté ou exclu ; et comment l'art d'enquêter est indissociable d'un art de protéger des Sois vulnérables, moyennant des échanges confirmatifs ou réparateurs.

²⁸ Goffman E., « L'ordre de l'interaction » (1983), in Goffman E., *Les moments et leurs hommes*, Winkin Y. (ed.), Paris, Seuil et Minuit, 1988.

On pourrait encore, deuxième possibilité, se référer à l'héritage de G. H. Mead²⁹, et à sa suite, de T. Shibusani ou A. Strauss : le Soi de l'ethnologue se joue dans des procès de coopération et de communication avec les autres et avec les objets. L'enquêteur acquiert une expérience tout en affectant celle des enquêtés et en se laissant affecter par elle. Il endosse des rôles, des attitudes et des perspectives et modifie ceux de ses interactants et interlocuteurs – cette perturbation, loin de nuire à l'enquête, créant des zones d'élaboration d'un sens commun. Ce faisant, l'enquêteur contribue à une définition commune, même si parfois disputée ou contestée, des situations auxquelles il participe. Et il apprend à se caler sur des « complexes de réponses habituelles », à recourir à des médiations symboliques et à s'inscrire dans des univers institutionnels. Cette approche, centrée sur des situations, mais qui ne négligeait pas non plus la dimension institutionnelle et culturelle, a fécondé la thèse de R. Gold, qui se référait à Simmel, Cooley, Mead et Hughes, pour penser les interactions en face à face sur le terrain³⁰.

Une troisième possibilité est donnée par une version de l'interaction sociale inspirée de M. Mauss et de N. Elias³¹. En assouplissant les processus de socialisation analysés par Bourdieu, S. Beaud et F. Weber se sont intéressés aux milieux d'interconnaissance dans lesquels s'introduit l'ethnologue, qui doit résoudre les clivages et les décalages sociaux (effets de désajustement par hystérésis, harmonie ou dystonie entre habitus) avec les membres des autres groupes. La « déception des attentes » de l'enquêteur est à la fois un risque pour la poursuite de l'enquête, mais aussi la voie royale pour mener sa propre socioanalyse et pour comprendre ce qui se passe dans des situations. La situation est analysée comme un carrefour dans des chaînes d'interdépendance, qui déborde le registre des interactions en face à face et ouvre aussi à des formes de pouvoir hiérarchisé à distance.

Cette version du terrain redécouvre ce qui avait déjà été thématiqué par l'école d'anthropologie de Manchester et résonne avec les réflexions contemporaines sur la « déterritorialisation des sites d'enquête », à la faveur des dynamiques de globalisation. Le terrain n'est plus circonscrit, comme une communauté insulaire, auto-suffisante et anhistorique. Il est un nœud d'« articulations projectives » vers des lieux et des moments, éloignés et parfois inconnus des acteurs, comme l'écrit A. Glaeser³². Le sens d'un acte commercial, électoral ou terroriste, religieux ou intellectuel ne s'épuise pas dans les éléments descriptibles et observables qui se livrent dans la situation, ici et maintenant. Il renvoie à des répertoires de ressources, des points

²⁹ Mead G. H., *Mind, Self, and Society*, Chicago, University of Chicago Press, 1934 (*L'Esprit, le soi et la société*, Paris, PUF, 2006).

³⁰ Gold R., « Jeux de rôles sur le terrain. Observation et participation dans l'enquête sociologique » (1958), in D. Cefaï, *L'Enquête de terrain, op. cit.*, p. 340-349.

³¹ Beaud S., Weber F., « Le raisonnement ethnographique », in S. Paugam (ed.), *L'Enquête sociologique*, Paris, PUF, 2009.

³² Glaeser A., « Une ontologie pour l'analyse ethnographique des processus sociaux. Élargir l'étude de cas élargie », in Cefaï D. et al., *L'Engagement Ethnographique*, Paris, Editions de l'EHESS, 2010 (EE, chap. 4).

d'appui et des moyens d'expression, des horizons de précompréhension, des rapports de force et des rapports de sens, et plus largement, à des réseaux sociaux et à des processus historiques. D'où l'importance de coupler l'ethnographie à l'analyse documentaire, cartographique et statistique.

Catégories endogènes et exogènes

Faire de l'ethnographie, c'est donc observer des activités, régulières ou exceptionnelles, en situation, plutôt que prendre pour argent comptant des typologies préétablies et à des nomenclatures officielles. Observer, de première main, et ne pas s'en tenir, si possible, à des retranscriptions d'entretiens ou à des récits biographiques, de deuxième main, et plus encore, éviter de faire des sauts périlleux, sans le filet de la description, vers des analyses truffées de concepts abstraits et de raisonnements généralisateurs. L'intérêt de l'ethnographie est d'accompagner des activités, des actions ou des interactions, telles qu'elles sont accomplies en situation – y compris des actes de parole, pas tant pour leur contenu discursif que pour les conséquences qu'ils produisent en tant qu'actes. Et ces activités ne sont pas un matériau brut, chaotique et insensé : elles ont toujours déjà, avant que l'enquêteur s'y intéresse, une *organisation endogène*. La seule façon de saisir cette organisation endogène est de mener une observation des activités pratiques et de recueillir les comptes-rendus (*accounts*) qu'en font les participants et qui livrent accès à leur expérience. Par exemple, pour ethnographier des meetings politiques, il ne faut pas partir de récits de militants ou de coupures de journaux, de procès-verbaux de police ou de déclarations d'organisations – ces matériaux sont intéressants et doivent être mobilisés, mais pour ce qu'ils sont, des versions après coup, qui enrichissent le cadrage de l'événement, dans d'autres contextes et avec d'autres finalités. La description ethnographique ne peut se faire qu'en partant de l'observation directe, en pointant une distribution de « statuts de participation » (orateurs, vigiles, policiers, chauffeurs de salle, membres de l'auditoire, journalistes, cameramen, éclairagistes et preneurs de son...), en montrant l'agencement spatial et en suivant la dynamique temporelle de l'événement, en dépeignant des atmosphères, en restituant des accidents de coordination ou des résistances de réception.... Et si possible, en écoutant tout ce qui se dit et tout ce qui se fait, dans les travées et dans les coulisses, en salle et hors salle, entre des acteurs très différents les uns des autres.

Le résultat est alors très différent de ce qui est d'ordinaire pris comme description de réunions publiques. En particulier dans l'ordre du langage, on pourrait reprendre l'idée qu'il existe des catégories « proches » ou « éloignées » de l'expérience des enquêtés, ou encore, que certaines descriptions de situations sont faites « du point de vue des indigènes »³³, tandis que d'autres sont faites en surplomb, avec un point de vue qui est leur est étranger. Si l'ethnographie est intéressante, c'est justement parce qu'elle nous enseigne d'autres manières de voir et de faire, de sentir et de ressentir, de croire et de dire, de comprendre et de juger. Elle nous donne accès à des « formes d'expérience », telles qu'elles sont vécues par les enquêtés, et nous

³³ Geertz C., *Local Knowledge*, New York, Basic Books, 1983.

les présente avec un mode d'exposition qui rompt avec les modélisations explicatives ou les analyses statistiques. Une bonne ethnographie fait la part belle à la description détaillée de situations, *comme si le lecteur y était* et plus encore, *comme si le lecteur s'était placé dans les multiples perspectives des enquêtés*³⁴.

Du coup, elle doit se débarrasser des évidences les plus fortes, même si celles-ci apparaissent justifiées en théorie. Prenons par exemple les catégories de « classe », de « genre » ou de « race » qui sont aujourd'hui universellement utilisées pour rendre compte de processus d'exploitation et de domination, de stigmatisation et de discrimination. Si l'ethnographie apporte une plus-value, ce n'est pas seulement parce qu'elle viendrait « prouver » l'existence de tels processus ou parce qu'elle viendrait les « exemplifier ». Elle peut faire cela, bien sûr, mais elle est surtout intéressante par le fait qu'elle montre les ambiguïtés et les paradoxes de ces catégorisations dans la vie collective et les interactions asymétriques qui les font exister comme des identités qui vont de soi. Elle rend compte de la façon dont ces catégories sont actualisées en pratique, de leurs qualités affectives et morales quand elles résonnent dans les épreuves existentielles des enquêtés et des usages stratégiques qui peuvent en être faits dans des situations de conflit, quand elles sont manipulées ou revendiquées. Elle montre aussi que dans nombre de situations, les « catégories endogènes », celles qui sont pertinentes pour les acteurs dans une situation donnée, ne sont pas nécessairement les catégories importantes du point de vue de l'observateur. Toutes sortes d'opérations d'identification et de différenciation, de reconnaissance et de démarcation peuvent être mises en œuvre, sans que l'on puisse a priori présumer lesquelles. Il faut décrire précisément comment les enquêtés organisent l'expérience de leurs activités pour éviter de tomber dans une projection systématique de catégories exogènes dans les mondes des enquêtés – en particulier, dans des mondes exotiques pour l'enquêteur : milieux « déviant », « marginaux » ou « subalternes », mais tout autant, « élites politiques », « organisations économiques », « sectes religieuses » ou « communautés ethniques »...

Faire de l'ethnographie, c'est donc se débarrasser des langages spécialisés, y compris ceux des sciences sociales quand ils font écran avec les situations, et restituer des *contextes de sens ordinaire en langage naturel*, que ce soient ceux des activistes de mouvements sociaux ou de chercheurs dans des laboratoires de biochimie³⁵, de jeunes délinquants confrontés aux tribunaux pour mineurs³⁶, ou de *homeless* vendeurs de journaux et de livres

³⁴ Emerson R. M., Fretz R. I., Shaw L. L., *Writing Ethnographic Fieldnotes*, Chicago, University of Chicago Press, 1995 (« Prendre des notes de terrain. Rendre compte des significations des membres », in EE, chap. 2).

³⁵ Latour B., Woolgar S., *Laboratory Life : The Construction of Scientific Facts*, Princeton, Princeton University Press, 1986.

³⁶ Cicourel A., *The Social Organization of Juvenile Justice*, New York, Wiley, 1967 ; Emerson R., *Judging Delinquents : Context and Process in Juvenile Court*, Chicago, Aldine, 1969.

d'occasion³⁷. Il n'est donc pas nécessaire de figer des « formes culturelles » pour rendre compte des « significations indigènes » : la référence à la « culture » a été critiquée comme une réification des pratiques de sens des acteurs, partie prenante d'un processus de constitution d'une « identité » ou d'une « altérité »³⁸. Elle peut correspondre à des revendications autochtones, qui se présentent comme partageant quelque chose comme l'héritage d'une tradition ou l'appartenance à une communauté – mais elle n'est pas alors une catégorie analytique, juste un compte-rendu de la vision du monde des acteurs (en particulier dans des mouvements ethniques ou nationalistes, mais aussi dans des situations ordinaires, quand on entend : « ce n'est pas ma culture... », « ils font ça parce que c'est dans leur culture... »). Elle a surtout été remise en cause par les anthropologues depuis les années 1970, moyennant un retour sur la genèse de leur discipline et sur ses rapports compliqués avec des formes de « regard colonial ». En anglais, on a forgé le néologisme de « *Othering the Other* »³⁹ (faire de l'Autre un autre), pour montrer comment les descriptions et les analyses des ethnologues étaient commandées par un déni des transformations historiques des sociétés étudiées, par une cécité sur leurs dynamiques conflictuelles et politiques ou par une ignorance de leurs échanges extracommunautaires. Décrire engage un effort de réflexion sur ses *a priori* (théoriques, idéologiques, politiques, religieux, et ainsi de suite) et une extrême sensibilité au statut des catégories, endogènes ou exogènes, que l'on fait passer dans le texte ethnographique.

Les chaînes d'écriture : noter, décrire, raconter

Le moment de la description est donc extrêmement important quand on pratique l'ethnographie. Les explications et les interprétations sont ancrées dans les descriptions et elles ne peuvent être pertinentes et novatrices que si les descriptions le sont. Jack Katz dit que le « pourquoi » dérive du « comment » et s'interroge sur les critères d'évaluation d'une « bonne description ». Une bonne description fournit tous les éléments à partir desquels des relations de cause à conséquence, d'événement à perspective, de contexte à expression ou de stratégie à action, peuvent être inférées. Mais une bonne description nous fait aussi sentir et ressentir des lieux et des moments, elle nous montre des actions et des interactions, comme si on y assistait. Elle doit retenir notre attention en suscitant des interrogations et en pointant des situations problématiques, du point de vue

³⁷ Duneier M., *Sidewalk*, with photographs by Ovie Carter and an afterword by Hakim Hasan, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1999.

³⁸ Abu Lughod L., « Writing Against Culture », in Richard G. Fox (ed.), *Recapturing Anthropology : Working in the Present*, Santa Fé, School of American Research Press, 1991, p. 137-162 (trad. fr. « Écrire contre la culture. Réflexions à partir d'une anthropologie de l'entre-deux », in EE, chap. 7).

³⁹ Fabian J., *Time and the Other : How Anthropology Makes its Object*, New York, Columbia University Press, 1983 ; voir aussi le travail de longue haleine de G. Stocking, *Observers Observed : Essays on Ethnographic Fieldwork*, Madison, University of Wisconsin Press, 1983.

des acteurs ou de l'observateur. Elle doit fournir de nombreux détails concrets, respectueux d'agencements spatiaux et de cours temporels, et ne pas s'en tenir à l'ordonnement de quelques concepts ou de quelques arguments. Katz donne comme critères d'appréciation qu'elle doit être « révélatrice », « colorée », « vivante », « poignante », « riche », « variée », « située », « nuancée », « énigmatique », « à valeur stratégique », « d'une grande richesse », « à la texture dense » ou « finement nuancée »⁴⁰.

Les successives épreuves, traversées sur le terrain, et les preuves auxquelles elles donnent lieu, s'ordonnent dans un texte, qui refuse de trop vite se donner des clefs explicatives ou interprétatives. Le travail d'écriture s'appuie autant sur des notes de terrain, consignées au jour le jour dans un journal, que sur des textes déjà disponibles : conversations à bâtons rompus, entretiens ethnographiques en face à face, documents administratifs, corpus de presse, procès-verbaux de police et de justice, œuvres de littérature ou rumeurs de rue... Une différence bien nette doit être faite, comme nous l'avons vu, entre les matériaux d'observation, de première main, les témoignages et les récits recueillis sur le terrain, et les traces documentaires, qu'il faut recontextualiser autant que possible. Il est rarissime qu'une ethnographie s'en tienne uniquement à des comptes-rendus d'observation : elle enchâsse presque toujours d'autres textes dont l'ethnographe n'est pas l'auteur⁴¹, mais sans les prendre au premier degré, comme porteurs d'un sens objectif. Ces textes résultent eux-mêmes de chaînes d'écriture, répondent à des exigences pratiques, transportent des visées stratégiques, incorporent des logiques institutionnelles. L'ethnographe recourt alors dans ce cas à des méthodes avérées, qui ne sont pas très éloignées de la critique historiographique et qui rejoignent l'enquête journalistique.

Mais la description au sens strict, fondée sur l'observation, est elle-même le produit final de chaînes d'écriture, résultant de l'activité de l'ethnographe : notes de terrain, grilles d'observation, journaux intimes, correspondances savantes, retranscriptions de notes, brouillons intermédiaires, articles scientifiques, rapports d'experts, récits de vulgarisation⁴². Elle est faite de remarques griffonnées à la volée, de souvenirs dans le court terme, d'impressions affectives et de sensations perceptives, de petits schémas, mementos et comptages et déjà, d'esquisses narratives et d'amorces analytiques. Les notes fixent par l'écrit un sens vécu et pratiqué en situation. Mais si l'on n'y prête pas attention, elles décollent rapidement des scènes observées. L'ethnographe doit s'astreindre à la discipline, qui requiert beaucoup de concentration, de restituer *verbatim* des

⁴⁰ Katz J., « From How to Why : Luminous Description and Causal Inference in Ethnography », *Ethnography*, 2001, 2, 4, p. 443-473 et 2002, 3, 1, p. 63-90 (« Du comment au pourquoi. Descriptions lumineuses et inférences causales en ethnographie », in EE, chap. 1).

⁴¹ Geertz C., « La description dense » (1973, trad. fr. A. Mary), in Cefaï D., *L'Enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 2003, p. 208-233 ; et Clifford J., « De l'autorité en ethnographie » (1983), *ibidem*, p. 263-294.

⁴² Sanjek R. (ed.), *Fieldnotes : The Makings of Anthropology*, Ithaca, Cornell University Press, 1990. Voir aussi Lofland J., Lofland L., *Analyzing Social Settings*, Belmont, Wadsworth, 1994.

bouts de discussion, de rendre sensibles la spatialité et la temporalité de cours d'action, d'identifier les dispositifs de catégorisation dans les interactions, de saisir la situation comme un nœud de perspectives qui se coordonnent les unes avec les autres. Il doit, autant que faire se peut, être capable de répondre aux questions, quand il décrit une action : Quel est son objet ? Qui l'accomplit ? Où ? Quand ? Comment ? Avec qui ? Contre qui ? De quel point de vue ? À cause de quoi ? En vue de quoi ? Avec quelles conséquences ?

Observer et décrire sont des activités qui requièrent un mixte de réceptivité et de spontanéité. La « prise de notes sur le terrain » est supposée rendre compte de la « réalité » et aurait donc valeur de copie fidèle à l'original, mais en même temps, cette description originale inclut déjà des moments de mémorisation et d'oubli, de notation et de sélection, de résumé et de reformulation. L'ethnographe est à la fois engagé dans le flux d'expériences et d'activités qui fait la situation, dans laquelle un certain « statut de participation » lui échoit – et distancié de ce flux, convertissant déjà son expérience du terrain en corpus de données, inventant sur le vif des tactiques pour en savoir davantage, actionnant déjà son imagination pour comprendre ce qui se passe autour de lui. La finalité de sa présence sur le terrain n'est pas seulement de s'immerger et de s'imprégner, mais bien de recueillir des « données ». Au début de son enquête, il doit tout noter, se noyer dans le surplus d'information, sans savoir ce qui lui sera par la suite utile. Si l'enquête est déjà engagée, il est plus sélectif : son attention est moins flottante et plus focalisée. Mais il doit en même temps rester ouvert à l'imprévu et à la surprise. Il en va de même avec le travail de description où à la fois, il s'expose à des situations dont il n'est pas maître, se met à l'écoute, se laisse ébranler par des émotions et travailler par des épreuves qu'il n'a pas choisies et dont il fait ses matériaux ; et il tente de traduire son témoignage dans des mots compréhensibles pour le lecteur, il fait des coupes et des rajouts dans les notes qu'il a mises au propre, il les organise en fichiers tout en les soumettant à la question, en les codant et en les analysant.

Les tenants d'une rhétorique et d'une sémiologie, qui ont à partir du milieu des années 1970 insisté sur les figures argumentatives et les stratégies discursives⁴³ inhérentes à l'écriture ethnographique, et qui ont du coup démonté ce qu'ils ont qualifié d' « illusion référentielle » ou de « croyance réaliste », ont mis le doigt sur le caractère textuel de l'ethnographie⁴⁴. Mais ils ont commis une double erreur. D'une part, ils ont fait comme si l'ethnographe était un grand manipulateur, capable de raconter des histoires sans aucune contrainte, cherchant à asseoir son autorité sur ses lecteurs, mettant en scène le témoignage du « J'y étais » et se mettant en scène dans

⁴³ Gusfield J., *The Culture of Public Problems*, Chicago, University of Chicago Press, 1981 (*La culture des problèmes publics*, Paris, Economica, 2008), chap. 4, « La science comme art littéraire » (1976), qui poursuivait les intuitions de Kenneth Burke.

⁴⁴ De Marcus G., Clifford J. (eds.), *Writing Culture*, Berkeley, University of Berkeley Press, 1986 à Atkinson P., *The Ethnographic Imagination : Textual Constructions of Reality*, New York, Routledge, 1990.

le récit – accréditant du coup leur bonne foi, et pour certains, tirant les bénéfices d’une pose héroïque d’explorateur au milieu de *ses* sauvages, tout en certifiant la véracité de leur description, fondée sur un témoignage de première main⁴⁵. D’autre part, ils ont fait comme si la « réalité » n’était qu’un « effet de discours » et ont, pour les plus radicaux, dissout la question de la validité, sinon de la responsabilité scientifique⁴⁶, en tirant les sciences sociales vers la littérature – testant parfois, de façon plus ou moins réussie, des formes dialogiques, dramatiques ou poétiques à l’écart du genre prédominant du roman réaliste de la monographie classique, mais plus soucieux, apparemment, d’originalité formelle que de fidélité empirique. Il y a avait là une petite part de vérité : l’écriture ethnographique, comme n’importe quelle activité intellectuelle, met en branle un travail de l’imagination, en faisant advenir une intelligibilité narrative qui s’enracine dans l’intelligibilité pratique des acteurs, mais qui s’en arrache aussi, en usant de méthodes de codage qualitatif, en composant des phrases descriptives et analytiques selon des règles de genre et des conventions de style, en les inscrivant dans des constellations théoriques et en suivant des stratégies d’argumentation. L’ethnographie, c’est entendu, n’est pas une « copie de la réalité ». Mais les problèmes commencent en ce point.

D’abord, l’écriture n’est pas un simple exercice littéraire : elle rend compte de l’enquête, de ses résultats avant tout, et de ses opérations, si nécessaire. Loin de donner naissance à un récit de fiction, ou de verser, autre tentation, dans le récit ego-ethnographique, cette phase des opérations revient à produire de la compréhension après coup. Un modèle en France reste le triptyque de *Les mots, la mort, les sorts*, de Jeanne Favret, suivi de *Corps à corps*, où elle continue d’approfondir l’analyse, en racontant à nouveau le terrain, en compagnie par Josée Contreras, et *Désorceler* par où elle boucle l’entreprise⁴⁷. *Corps à corps* n’est pas à lire comme une fiction narrative tirée d’un journal de terrain. Les choix éditoriaux faits par Favret et Contreras n’obéissent pas tant à des critères littéraires qu’à un effort réflexif pour ressaisir le mouvement de l’enquête, pour livrer au lecteur les indices de la gestation du premier livre et dans le même mouvement, pour faire bouger l’analyse par un travail de recomposition des matériaux. La qualité des notes de terrain de Favret fait que nous n’avons pas tant affaire à un récit de fiction qu’à des comptes-rendus circonstanciés, nous donnent accès à l’enquête telle qu’elle s’est faite, avec ses désorientations et ses

⁴⁵ Malinowski B., *A Diary in the Strict Sense of the Term*, New York, Harcourt, Brace & World, 1967.

⁴⁶ Geertz C., *Works and Lives : The Anthropologist as Author*, Stanford, Stanford University Press, 1988 (*Ici et là. L’anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié, 1992), était l’un des rares à maintenir la responsabilité de l’auteur et à ne pas symétriser jusqu’au bout la relation entre enquêteur et enquêtés.

⁴⁷ Favret Saada J., *Les mots, la mort, les sorts. La Sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard, 1977 ; son journal, publié avec l’aide de J. Contreras, *Corps pour corps : enquête sur la sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard, 1981 ; et le recueil d’analyses, produites pour la plupart dans les années 1980, *Désorceler*, Paris, Editions de l’Olivier, 2009.

incompréhensions, ses errances et ses illuminations, ses explorations et ses bifurcations.

Du reste, l'écriture relève encore du travail d'enquête : il est difficile de dissocier une phase de recueil des données et une phase de rédaction de l'analyse. On n'est pas plus dans la fantaisie romanesque d'une imagination débridée que dans la falsification rigoureuse d'hypothèses préétablies, mais plutôt dans un travail continu de mise à l'épreuve, qui est partie prenante de l'enquête. Les chaînes d'écriture font partie des processus de contrôle de la fiabilité des données et de la validité des interprétations, qui requièrent, pas à pas, de poursuivre le travail de recoupement des informations, de mise en regard des discours et des actions, de documentation autour des récits d'un événement, de pondération de la valeur des observations ou des témoignages par réflexion sur les conditions de leur obtention... Autrement dit, l'écriture ethnographique, comme moment de bouclage des chaînes d'écriture qui se recroisent en elle, est encore un processus d'enquête. Elle met en relation des intuitions et pousse le chercheur à retourner les vérifier sur le terrain, à recontacter des informateurs pour éclaircir, discuter et attester certains points de l'analyse. Elle relance des phases d'observation, elle teste des catégories et des raisonnements. Elle s'efforce de faire coller les données les unes avec les autres et fait de ses incohérences la source de nouvelles questions. Et elle intègre les remarques et les critiques que des lecteurs de brouillons ou des auditeurs de conférences lui adressent. Écrire, c'est encore enquêter.

Au-delà de l'ordre de l'interaction, ici et maintenant : structures et processus

Souvent, on a reproché à l'ethnographie d'être une science sociale du minuscule, enfermée dans une micro-analyse de petites situations. Elle serait incapable de traiter de choses sérieuses, les « grandes » structures sociales et les « grands » processus historiques. L'ethnographe, à trop vouloir s'aligner sur ses enquêtés, finirait par se condamner à leur vue courte et à leur esprit étroit. Ce reproche soulève deux problèmes : la question des points de continuité et de rupture entre l'enquête ethnographique et l'attitude naturelle des enquêtés ; la question de la capacité de l'ethnographie à produire des explications et des interprétations qui transcendent l'ici et le maintenant de l'enquête.

En quoi consiste d'abord la *dialectique de l'enracinement et de l'arrachement* de l'enquête ethnographique ? L'ethnographe s'efforce de prêter attention à des activités situées et de rendre compte du déploiement de socialités, de spatialités et de temporalités telles qu'elles se donnent en situation, sans en faire d'emblée l'ombre portée de structures, de normes ou d'intérêts. Au lieu de partir d'un point de vue en surplomb, le récit part des perspectives des enquêtés, en prise sur leurs problèmes, articulant leurs propres visions, déployant leurs propres solutions, engagés dans des processus de coopération et de compétition les uns avec les autres, coproduisant un monde commun. Cependant, si l'enquêteur a un privilège sur les enquêtés, c'est celui de pouvoir prendre son temps, de ne pas être assujéti à l'urgence pratique de l'action à accomplir et de la stratégie à réaliser, et donc de pouvoir détricoter les apparences, de montrer le travail

pratique nécessaire pour que tout aille de soi, sans inquiétude ni questionnement⁴⁸. Le travail de factualisation et de naturalisation des faits requiert que des personnes, partie prenante d'une réalité partagée, coopèrent dans sa manutention – charge à l'ethnographe de prendre à rebours l'attitude naturelle, par exemple, des jeunes délinquants d'une maison de détention, pour réfléchir les jeux de règles qu'ils respectent implicitement⁴⁹.

Prendre son temps, cela signifie aussi donner du temps au temps, ne pas bâcler l'enquête et l'analyse, laisser s'accumuler lentement des données et émerger lentement des catégories et des hypothèses jusqu'à avoir une connaissance d'un dossier pratiquement aussi fine que les acteurs (ex : être aussi familier que les experts des scènes et des coulisses d'un conflit d'aménagement urbain). Un autre privilège est celui de pouvoir se déplacer entre différents points d'accès au terrain, et du coup, de pouvoir constituer et recroiser différents corpus de données, à différentes grandeurs d'échelle et moyennant différents outils d'investigation, en développant une perspective sécante de celles des enquêtés (ex. : explorer toutes les perspectives, dans leur pluralité, avec leurs asymétries et leurs oppositions, en jeu dans une controverse publique). Un autre privilège, encore, est celui de pouvoir s'appuyer sur des savoirs plus ou moins établis par d'autres enquêtes dans différentes disciplines et soit directement, soit analogiquement, de les faire travailler sur de nouvelles données (ex. : trouver en géographie des idées pertinentes pour la science électorale). Ou encore, être à même de jongler avec une multiplicité de visions théoriques et d'outils analytiques (ex. : recourir aux logiciels de l'analyse de réseaux pour étudier la circulation des idées), et s'en servir comme de lunettes pour voir les choses différemment (ex. : utiliser la métaphore du texte ou du théâtre pour voir autrement des situations sociales).

La description ethnographique se combine à cette fin avec d'autres modes d'enquête : les phases d'observation s'entrecroisent avec des phases d'entretiens ou de récits de vie, de recueil de documents ou d'archives ou d'analyse cartographique et statistique – comme c'était déjà le cas à Chicago et à Manchester. À moins de s'en tenir à des situations sans épaisseur et sans profondeur, l'ethnographe est presque toujours conduit, par des exigences internes à l'enquête, qui relèvent autant des situations qu'il rencontre que des questions qu'il leur pose, à élargir l'horizon de l'investigation.

En relation aux situations qu'il rencontre : si le travail de terrain requiert nécessairement un moment de familiarisation avec des personnes, des lieux, des actions, des intrigues, et peut dégager un « ordre de l'interaction » en mettant entre parenthèses tout ce qui transcende des

⁴⁸ Cette mise en relation de l'émancipation de la temporalité pratique de l'action et de la possibilité de réfléchir l'attitude naturelle nous vient de la phénoménologie : Schütz A., *Collected Papers I: The Problem of Social Reality*, La Haye, Nijhoff, 1962 et de l'ethnométhodologie : Garfinkel H., *Recherches en ethnométhodologie*, Paris, PUF, 2007.

⁴⁹ Wieder D. L., « Dire le code du détenu. Enquêter sur l'organisation normative d'une institution carcérale », in EE, chap. 3 (tiré de *Language and Social Reality: The Case of Telling the Convict Code*, La Haye, Mouton, 1974).

situations de coprésence, il est presque toujours transporté vers d'autres expériences, dans l'espace et dans le temps, accessibles grâce à la mise en œuvre d'autres moments d'enquête, à des fins de *généalogie*, de *comparaison* ou de *systématisation*. On peut suivre par exemple les commerçants transfrontaliers autour de la Méditerranée, et être renvoyé à des politiques migratoires et à des pratiques douanières, à des marchés locaux et à des réseaux marchands, à des répressions policières, des comptabilités familiales et des clientélismes politiques – que l'on peut reconstruire « objectivement », mais qui doivent être ressaisis du point de vue des principaux intéressés. On peut porter son attention sur des mouvements islamistes au Liban et devoir remonter, pour les comprendre, à l'histoire de l'organisation et de l'idéologie de réseaux familiaux, religieux et politiques, explorer la genèse des alliances stratégiques de ces mouvements dans le Liban et hors du Liban et montrer leur intrication avec le conflit israélo-palestinien et la géopolitique du Moyen-Orient – avant de mettre en regard les expériences recueillies sur le terrain avec ce qu'en disent la mémoire collective, l'histoire officielle et l'histoire professionnelle. On peut enquêter sur les pratiques d'urgence médicale et sociale auprès des sans domicile fixe, les accompagner dans leurs cheminements entre centres d'hébergement, soupes populaires et lits infirmiers, retrouver dans l'histoire la genèse de ces modalités de prise en charge des sans-abri ou suivre les dispositifs institutionnels et juridiques qui commandent aux actions sur le terrain – et dévoiler comment des options politiques ou réglementaires façonnent au jour le jour la vie des SDF.

Dans la situation, ici et maintenant, les acteurs se sentent tributaires de « structures » et de « processus », savent que leurs activités sont contraintes par toutes sortes de paramètres, et y font en partie référence, de leur propre chef. Ils produisent des descriptions, des explications et des interprétations, qui éclairent leur expérience actuelle. Ils justifient certaines de leurs décisions en les rapportant à des événements éloignés, réels ou imaginaires, qui pour eux ont fait date dans l'histoire ou à des actions dont ils savent que, se produisant à l'autre bout du monde, elles ont un impact, direct ou indirect, sur leur contexte de vie. Par exemple, ils citent des précédents, qui ont ouvert des horizons de compréhension toujours pertinents, ils s'exercent à des comparaisons, à des rapprochements ou à des contrastes ; ou encore, ils connectent des lieux et moments d'action locale avec d'autres grandeurs d'échelle, reproduisent des chaînes d'interactions (de cause à conséquence, de commandement et d'obéissance, de décision en décision...) dont ils sont un maillon. Tous ces éléments sont constitutifs de l'« ordre de l'interaction », qu'il peut être donné à l'ethnographe d'étudier, en rouvrant la boîte noire des déterminismes par des structures ou par des processus.

En relation aux questions qu'il pose : l'ethnographe, pour pouvoir faire cas d'un cas, doit rechercher des points de comparaison, recadrer ce cas-ci par rapport à d'autres cas, suivre des personnes, des innovations, des informations ou des problèmes qui le conduisent à changer de grandeur d'échelle territoriale ou temporelle. Tout le problème est alors, en agrandissant et en approfondissant le champ d'enquête, de ne pas projeter indûment de catégories et d'hypothèses exogènes sur les données de terrain – mais de procéder à un travail *raisonné* de comparaison et de généralisation.

On peut dans ce sens tirer plusieurs cas de figure de l'histoire des sciences sociales :

1. L'*analyse d'une situation sociale*, à la façon de Manchester, établit les connexions entre des « séries complexes d'événements », directement observables dans un espace-temps limité et les organise en une espèce de courte séquence cinématographique, elle-même révélatrice d'une structure sociale. Le prototype en est l'inauguration du pont de Zululand en 1938, qui montre comment les personnes en chair et en os, observables et descriptibles, ne sont pas là à titre personnel, mais incarnent des groupes sociaux, et comment elles occupent des places dans l'espace, en partie dues à l'organisation du rituel, en partie liées à leurs positions respectives dans la société coloniale. Cette « situation sociale » est prise comme l'exemple, l'épicentre et l'emblème de la société coloniale de l'époque et des relations qui en lient les différentes catégories sociales : les Zoulous et les colons britanniques forment des groupes interdépendants au sein d'un même système social⁵⁰. Dans la même veine, on pourrait mentionner la description par M. Fortes des cérémonies de pêche collective ou des fêtes des moissons chez les Tallensi, ou celle par E. Colson d'une vendetta chez les Tonga. Remarquons, en passant, la différence entre ce type de *situational analysis*, qui est aux antipodes de celle de Goffman, qui revient essentiellement à décrire et analyser des scènes de co-présence pour en dégager une normativité interne – même si ces scènes sont partie prenante d'occasions et d'institutions sociales⁵¹.

2. L'*analyse d'un processus social* ressaisit chaque « cas » comme « une étape dans un processus de relations sociales, en train de se faire, entre des personnes ou des groupes particuliers dans un système social et culturel ». Elle intègre des séries de situations sociales moins sur un territoire plus vaste ou en relation à une structure plus ample, que dans une période plus longue. L'analyse du pont de Zululand peut être ainsi ressaisie comme un épisode, parmi beaucoup d'autres, dans l'histoire sur la longue durée que Gluckman a racontée des équilibres successifs qu'a connus le système social des Zoulous, du début du XIXe siècle jusqu'en 1938⁵². Un autre exemple célèbre est l'histoire par E. Colson et T. Scudder du

⁵⁰ Gluckman M., *Analysis of a Social Situation in Modern Zululand*, Manchester, Manchester University Press for Rhodes-Livingstone Institute, 1958, 28, p. 1-27 (trad. fr. Y. Tholoniati, in *Genèses*, 2008, 72, 3, p. 125-155, avec une présentation de B. de l'Estoile, p. 119-125).

⁵¹ Goffman E., *Behavior in Public Places*, New York, Free Press, 1963 (*Comment se conduire dans des lieux publics*, Paris, Economica, 2011).

⁵² Gluckman M., « The Kingdom of the Zulu of South Africa », in Fortes M., Evans-Pritchard E. E. (eds.), *African Political Systems*, London, Published for the International Institute of African languages & cultures by the Oxford University Press, H. Milford, 1940 (« Le Royaume des Zoulous d'Afrique du Sud », in Fortes M., Evans-Pritchard E. E. (eds.), *Les systèmes politiques africains* (1955), Paris, PUF, 1969).

déplacement et de la réimplantation écologique des Gwembe Tonga⁵³. La transplantation d'une population en différents sites, suite à l'édification du barrage Kariba sur le Zambèze en 1959, a été accompagnée depuis ce temps-là par une équipe pluridisciplinaire, afin de suivre, à l'échelle de plusieurs décennies, les transformations économiques, démographiques, sociales et culturelles subies par ces communautés. Sally Falk Moore a avancé le projet d'une « ethnographie processuelle », qui se déploie à partir d'un « événement-diagnostic »⁵⁴. Cela impose de déplacer son point de vue, de ne plus penser au présent, mais de prendre du recul et de raccorder l'observable et le descriptible avec des traces du passé – donc, de recroiser des compétences anthropologiques et historiques,

3. *L'étude de cas élargie*⁵⁵ permet d'appréhender les processus sociaux sans pour autant éluder la complexité des configurations sociales. Elle donne lieu aujourd'hui à des expérimentations ethnographiques, mûrement réfléchies :

* *extension dans l'espace* : la critique de l'ethnographie des communautés insulaires (qui prenait pour unité d'enquête les îles Trobriand pour Malinowski ou le Near North Side de Chicago pour Zorbaugh) et l'étude des dynamiques de mondialisation (marchés globalisés, politiques internationales, réseaux transnationaux d'ONG et entreprises multinationales, flux migratoires...) ont conduit, nous l'avons vu, à une remise en cause du site ethnographique comme territoire fermé. Le projet d'une *ethnographie multi-située*, formulé de façon programmatique par G. Marcus⁵⁶, propose de suivre des flux de capitaux, d'information, de personnes, de marchandises, de technologies, d'imaginaires. Le terrain devient mobile. L'ethnographe prospecte à l'échelle de réseaux et de flux, qui s'étendent parfois sur plusieurs continents et sur plusieurs années. Il se déplace entre plusieurs sites, avec des stations d'arrêt, qui lui permettent d'explorer plus en profondeur certains sites de référence, choisis en fonction de leur intérêt stratégique.

* *extension dans le temps* : le rapport de l'ethnographie à l'histoire est de plus en plus central et prometteur. Il a par exemple été abordé en France

⁵³ Colson E., *The Social Consequences of Resettlement : The Impact of the Kariba Resettlement upon the Gwembe Tonga*, Institute for African Studies, University of Zambia, Manchester, Manchester University Press, 1971.

⁵⁴ Moore S. F., « Explaining the Present : Theoretical Dilemmas in Processual Ethnography », *American Ethnologist*, 1987, 14, 4, p. 727-736.

⁵⁵ Plusieurs versions, non superposables : Van Velsen J., « The Extended Case Method and Situational Analysis », in Epstein A. I. (ed.), *The Craft of Urban Anthropology*, London, Tavistock, 1967, p. 29-53 ; Burawoy M. « The Extended Case Method », *Sociological Theory*, 1998, 16, 1, p. 4-33 (« L'étude de cas élargie » (trad. fr. M. Buscatto), in *L'Enquête de terrain, op. cit.*, 2003, p. 425-464) ;

⁵⁶ Marcus G. E., « Ethnography In/ Of the World System : The Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual Review of Anthropology*, 24, 1995, p. 95-117 (« L'ethnographie du/ dans le système-monde. Ethnographie multi-située et processus de globalisation », in EE, chap. 6).

par un groupe de chercheurs qui enquêtent sur des problématiques liées au « travail »⁵⁷. Une notion est aujourd'hui en vogue, celle lancée par M. Burawoy de *revisite ethnographique*⁵⁸. Cette conception a germé à l'épreuve de sa propre expérience, quand il s'est retrouvé à faire sa thèse dans une entreprise du Southside de Chicago qui avait été étudiée trente ans plus tôt par Don Roy⁵⁹. Du coup, Burawoy a thématiqué la question de la revisite ethnographique, qui peut selon lui avoir plusieurs fonctions analytiques. Elle sert à ressaisir les processus de transformation entre deux moments donnés ; à ré-éprouver des analyses (Lynd revient à Middletown dix ans plus tard et rajoute des hypothèses sur le pouvoir de l'élite et l'inégalité de classe) ; à critiquer et à reconstruire une analyse (O. Lewis retournant à Tepoztlán et remettant en cause l'irénisme de R. Redfield) ; à réfuter purement et simplement l'ethnographie d'un prédécesseur (D. Freeman).

Vers une ethnographie théorique ?

Petit à petit, des connexions se font avec d'autres questions, qui sont celles des enquêtés, ou qui s'imposent à l'esprit de l'enquêteur, à cause de similitudes ou d'analogies qu'il croit repérer entre « son » terrain et d'autres terrains, décrits et analysés par d'autres. « L'enquête ethnographique se déploie comme une spirale, qui trouve son point d'impulsion dans les multiples troubles pratiques ou énigmes théoriques qui grèvent la compréhension de l'enquêteur, et qui se déroule dans le va-et-vient entre les multiples opérations d'interaction, d'observation et d'enregistrement, d'échantillonnage, de codage et d'analyse ». Les éléments qui définissent un « terrain d'enquête » – la circonscription de ses limites spatio-temporelles, la place assignée aux « enquêteurs » et aux « enquêtés », la configuration d'un ordre de pertinences observationnelles et la détermination de ce qui vaut comme « données » et doit être inclus dans un corpus – ne sont pas fixés *a priori*. L'*engagement ethnographique* requiert de n'avoir qu'une vague idée de ce que l'on recherche quand on commence « un terrain ». Même si l'on est mu par une interrogation initiale, c'est seulement en traversant des épreuves de compréhension, en se familiarisant avec des lieux et avec des gens, en alternant entre les moments de participation, d'observation et de description, en apprenant des langues, en se pliant à des usages et en accomplissant des rituels, en posant des questions, en demandant des précisions et en ressaisissant des perspectives, que l'on découvre ce que l'on cherche. Toutes ces activités s'enchaînent, parfois sans

⁵⁷ Arborio A.-M., Cohen Y., Fournier P., Hatzfeld N., Lomba C., Muller S. (eds.), *Observer le travail. Histoire, ethnographie, approches combinées*, Paris, La Découverte, 2008.

⁵⁸ Burawoy M., « Revisits : A Turn to Reflexive Anthropology », *American Sociological Review*, 68, 2003, p. 645-679 (« Revisiter les terrains. Esquisse d'une ethnographie réflexive », in EE, chap. 5).

⁵⁹ Burawoy M., *Manufacturing Consent*, Chicago, University of Chicago Press, 1979 et Roy D., *Un sociologue à l'usine*, Chapoulie J. M., Briand J.-P. (eds.), Paris, La Découverte, 2006.

cohérence apparente. Mais progressivement, elles s'avèrent tendues vers la résolution de problèmes, d'ordre empirique et/ ou théorique, dont la formulation se précise en cours d'enquête.

La situation d'enquête peut être comprise comme une *dynamique de définition et de résolution d'une situation problématique*⁶⁰. Elle se constitue à partir d'un trouble ou d'une énigme, qui suscite la curiosité. Elle est mue par une *faculté d'étonnement*, qui ne s'éteint pas sur le terrain, tant le désir de comprendre est attisé par les épreuves auxquelles l'ethnographe est soumis. À partir de là, les avis divergent. Un débat fait rage entre deux thèses, qui n'attribuent pas la même place aux épreuves théoriques.

Pour les partisans d'une démarche émergentiste, la théorie émerge par induction analytique⁶¹ à partir du cours de l'enquête. Elle ignore *a priori* où elle va et, guidée par la surprise, éprouvée dans des rencontres et des événements, elle se crée petit à petit son champ problématique, élabore des questions congruentes avec l'expérience des enquêtés et refuse de se donner des objets de but en blanc, s'ils ne sont pas indiqués par le terrain. Ce travail se poursuit hors du site d'enquête : sur les corpus de données déjà stabilisées, la *grounded theory* a mis au point une méthode d'échantillonnage, de codage et d'analyse qui a prêté le flanc à la critique, en raison de son caractère systématique, mais qui impose une démarche réflexive, interdit les extrapolations hâtives, ancre les catégories dans le processus d'enquête plutôt que de les rapatrier de manière sauvage depuis d'autres univers théoriques et politiques.

À l'opposé, pour les partisans d'une démarche poppérienne, la théorie doit être formulée le plus clairement et le plus rigoureusement au début de l'enquête, en organisant des hypothèses fortes dérivées d'une axiomatique, ou déjà testées dans des enquêtes ou des analyses précédentes. L'enquête est conçue comme un dispositif de confirmation ou d'infirmité de ces hypothèses par des propositions portant sur des états de fait : l'enquête permet de recueillir des données empiriques, qui vont rendre possible cette logique de validation par conjectures et réfutations⁶². Du coup, la minutie dans l'observation et la description n'est pas une fin en soi : les bonnes données sont celles qui vont permettre de donner des réponses à des questions, de les accepter, de les affiner ou de les abandonner, et qui vont donc aider à reconstruire l'édifice théorique en lui rajoutant des étages ou en réaménageant les chambres déjà disponibles.

En pratique, bien sûr, il n'est pas si facile de classer un auteur dans l'un ou l'autre de ces camps : la précision de l'observation, la réflexivité dans l'enquête, la finesse de la compréhension, la prudence dans l'inférence varient beaucoup selon les styles descriptifs et analytiques, et chez un même

⁶⁰ Dewey J., *Logique. La théorie de l'enquête* (1938), Paris, PUF, 1993.

⁶¹ Katz J., « A Theory of Qualitative Methodology : The Social System of Analytic Fieldwork », in Emerson R. M. (ed.), *Contemporary Field Research : A Collection of Readings*, Boston, Little, Brown, 1983, p. 127-148 et « Analytic Induction », in Smelser N. J., Baltes P. B. (eds.), *International Encyclopedia of the Social and Behavioral Sciences*, Amsterdam, Elsevier, 2001, vol. 17, p. 480-484.

⁶² Burawoy M. « The Extended Case Method », art. cit.

auteur, selon les enquêtes. On peut toutefois prendre une voie de sortie hors d'une position du problème trop tendue : l'alternative n'est pas entre une ethnographie réduite à une pure description ou ethnographie orientée par une théorie forte. Si les manières de faire, en pratique, sont très différentes, les deux formules entretiennent un certain type de relation avec la « théorie ». Le problème est double.

Tout le monde a de la théorie « en tête » en arrivant sur le terrain, et personne de raisonnable ne songerait à le nier. Le problème est le statut des modèles d'analyse théorique, historique, cartographique ou écologique sur lesquels on s'appuie. Pour reprendre une distinction kantienne, s'il s'agit de modèles déterminants, où les termes du problème sont connus à l'avance, l'ethnographie n'a qu'un rôle illustratif : elle remplit les cases, elle fournit des exemples ou des contre-exemples. S'il s'agit de modèles réfléchissants, à peine orientés par des concepts de sensibilisation⁶³ et des conjectures ouvertes, alors ils ont une tout autre fonction. Ils orientent le regard et l'écoute sans les contraindre. Ils nourrissent l'imagination sans l'assécher dans des cadres préétablis (observer des interactions sans faire de l'interactionnisme un nouveau dogmatisme). Ils invitent à l'exploration de nouveaux sites (suivre des circulations d'objets au lieu de rester enfermé dans un « isolat communautaire ») et de nouvelles temporalités (suivre des processus en revisitant des institutions au lieu de se contenter d'un coup de sonde synchronique)⁶⁴.

En outre, ce n'est pas le même type de théorie qui est en jeu dans les deux cas. Dans le cas de la démarche de Burawoy, il s'agit de produire de la Grande théorie, dans son cas, d'inspiration marxiste, qui puise aussi à différents domaines de la sociologie et de l'anthropologie, et tout autant, de l'économie, de la science politique ou de la théorie critique. Il formule ainsi des idées fortes qu'il va tester sur le terrain. Il articule par exemple des propositions tirées de la littérature sur la transition postsocialiste ou sur la globalisation⁶⁵, qu'il va ensuite faire jouer, avec son équipe de doctorants, sur le terrain. Parallèlement à la défense d'une théorie forte, Burawoy a quelque chose du « sociologue comme militant » : il est le partisan d'une sociologie critique, au service du public⁶⁶. Les concepts de Burawoy ressemblent à des armes théoriques et politiques : ils sont affûtés, tranchent dans les matériaux de terrain, visent à détruire des préjugés, ont pour horizon l'émancipation des plus faibles. Burawoy s'inscrit dans l'héritage d'une sociologie radicale, dont C. W. Mills a été le plus fameux représentant.

⁶³ Blumer H., *Symbolic Interactionism*, Berkeley, University of California Press, 1969.

⁶⁴ Sur ce point: Glaeser A., « Theory by Way of Ethnography », *Perspectives. Newsletter of the ASA Theory Section*, janvier 2004, 27, 1.

⁶⁵ Burawoy M. et al., *Ethnography Unbound : Power and Resistance in Modern Metropolis*, Berkeley, University of California Press, 1991 et *Global Ethnography : Forces, Connections, and Imaginations in a Postmodern World*, Berkeley, University of California Press, 2000.

⁶⁶ Burawoy M., « Public Sociology », repris in D. Clawson et al., *Public Sociology*, Berkeley, University of California Press,

Ce type de théorie est extrêmement différent de celui de Don Roy, qui illustre bien la démarche inductive⁶⁷. Les enquêtes de Roy s'inscrivent dans un champ problématique qui est celui des étudiants de l'Université de Chicago d'après-guerre, qui suivent les cours d'E. C. Hughes⁶⁸, dans le florilège d'ethnographies du travail qui se développe là à la fin des années 1940 et au début des années 1950. Ses analyses sur les relations au travail pendant la pause, sur le freinage des cadences de travail ou sur les formes de solidarité ouvrière sont bien moins ambitieuses que celles de Burawoy, mais plus nuancées et délicates et plus proches de l'expérience des ouvriers. Son souci premier est de décrire soigneusement des situations et de s'assurer de ce qu'il avance, moyennant un long séjour sur le terrain. Il ne prétend pas conseiller aux ouvriers comment s'y prendre pour améliorer leur condition, et moins encore, fournir une théorie générale de la domination et de la résistance.

Les termes de ce débat ne doivent cependant pas être raidis : ainsi fixés, ils donnent des points de repère à l'enquêteur qui, en pratique, réfléchit à comment lui viennent les « données » et les « idées ». La *grounded theory*, par exemple, combine à la fois un souci de démarche inductive et un souci de théorie générale. Strauss et Glaser sont les premiers à thématiser la question des « contextes » et des « carrières » de la mort à l'hôpital⁶⁹. Ils se demandent, en se fondant sur leurs observations à San Francisco, comment les malades, leurs parents, les infirmières et les médecins disent ouvertement, dissimulent, soupçonnent ou feignent d'ignorer (“*closed*”, “*suspected*”, “*mutual pretense*”, and “*open awareness*”) des informations à propos de l'état du malade. En désagrégeant les situations en « variables contrôlables », à des fins d'« échantillonnage théorique », puis de « comparaison continue »⁷⁰, ils font surgir les similitudes et les différences entre situations, et du même coup, ils se donnent la possibilité de les typifier. L'aller-retour entre des données d'observation et d'entretien se poursuit dans un travail de codage et de catégorisation sur le corpus de données. Strauss et Glaser bâtissent ainsi une « théorie substantielle » des relations autour du patient mourant à l'hôpital, mais ils peuvent aussi extrapoler et développer une « théorie formelle » des contextes de conscience, en explorant d'autres sites d'enquête (entreprises, diplomatie, familles ou espionnage).

Un bon récit ethnographique ne se contente pas de montrer sans démontrer. Il propose une analyse qui vaut pour ce cas-ci, mais qui aspire à être mise à l'épreuve sur d'autres cas – non pas en appliquant des concepts et des modèles préétablis, mais en les prenant comme des sources d'inspiration, des perspectives d'observation ou de réflexion. Du reste, une

⁶⁷ Roy D., *Un sociologue à l'usine*, Chapoulie J. M., Briand J.-P. (ed.), Paris, La Découverte, 2006 – que l'on peut comparer avec Burawoy M., *Manufacturing Consent*, Chicago, University of Chicago Press, 1979.

⁶⁸ Hughes E. C., *The Sociological Eye*, Chicago, Aldine, 1971 (*Le regard sociologique*, Chapoulie J.-M. (ed.), Paris, Éditions de l'EHESS, 2004).

⁶⁹ Strauss A., Glaser B., *Awareness of Dying*, Chicago, Aldine, 1965.

⁷⁰ Strauss A., *Qualitative Analysis for Social Scientists*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.

enquête n'est jamais suspendue dans le vide : elle s'inscrit dans un milieu et dans une histoire de la recherche. La question des « interactions », des « carrières » de Strauss et Glaser n'était pas inventée à partir de rien : leur imagination ethnographique était nourrie de l'héritage de la sociologie de Chicago, aussi bien des recherches écologiques et organisationnelles de Park à Hughes que des recherches de psychologie sociale inspirées de Mead. En cela, leur démarche n'était pas seulement abductive et inductive. Elle était « sensibilisée » par des précédents, sans que l'on puisse dire, de but en blanc, qu'elle était déductive⁷¹.

Strauss et Glaser travaillaient par ailleurs pour le compte du département d'infirmierie (*nursing*) au sein de l'école de médecine de l'Université de Californie à San Francisco. Ils se posaient des questions en prise sur l'expérience des patients, de leurs proches, des médecins et des infirmiers. Quelles sont les variations que l'on peut remarquer entre ce que les gens disent et font ? La maladie du patient est-elle chronique ou récente ? Est-elle douloureuse ou non ? Un traitement médical existe-t-il ? Le patient reste-t-il à l'hôpital ou rentre-t-il à la maison de temps en temps ? Quelle est la tactique du médecin en cas de phase terminale, dire la vérité ou la cacher ? Le personnel est-il d'accord sur les risques de mort ? Les parents du patient sont-ils informés ou non ? Accompagnent-ils le patient pendant sa convalescence ou sont-ils dans une posture de déni ? La catégorie de « contextes de conscience » va de pair avec l'inférence d'un certain nombre de situations et de scénarios typiques et l'analyse des tactiques interactionnelles autour du lit du mourant. Elle a eu des conséquences pratiques : elle a incité les médecins et les infirmières à réfléchir sur cette dimension de leur activité professionnelle qui jusque-là allait de soi, et les responsables de l'hôpital, à ménager une organisation de l'institution qui rende ces situations moins douloureuses.

Quelle que soit la formule que choisisse l'ethnographe, la façon dont il se rapporte, plus ou moins frontalement et explicitement, à des expériences théoriques déjà établies, la façon dont il inclut dans ses procédures d'enquête un certain type de concepts et de conjectures et la façon dont il aspire au bout du compte à produire des analyses à plus ou moins forte prétention de généralisation, il est donc faux de dire que l'ethnographie est a-théorique. Elle est une autre façon de faire de la théorie, de façon non dogmatique, dans une dynamique qui rend les questions que l'on pose inséparables des méthodes que l'on choisit, des données que l'on recueille et des problèmes que l'on résout.

La réception de l'enquête : un pragmatisme ethnographique

L'enquête ne s'achève donc pas une fois qu'un texte ethnographique a été écrit et publié. La spirale de l'enquête trouve des prolongements et des

⁷¹ Voir la critique de Charmaz K., « Grounded Theory » in Emerson R. M., *Contemporary Field Research*, op. cit., p. 335-360. Voir aussi Bryant A., Charmaz K. (eds), *The SAGE Handbook of Grounded Theory*, Thousand Oaks, Sage, 2007.

rebondissements imprévisibles dans les activités de diffusion de ses résultats. Elle se poursuit en s'accroissant des péripéties d'un processus de réception, et de toutes les opérations d'appropriation et d'application qui en sont faites. Parfois, elle fait naître des publics – publics de réception esthétique d'un livre ou d'un film ethnographique ; publics d'appropriation de l'ethnographie comme d'une arme stratégique ; publics d'application de mesures politiques, inférées de l'analyse ethnographique ; publics de critique des résultats de l'enquête, allant à l'occasion jusqu'au rejet. Elle peut offrir des prises à des politiques de régulation démographique, d'aménagement urbain, de développement économique, d'intégration interculturelle ou de réforme pédagogique : elle peut apporter ses éclairages à l'action publique, même si sa densité l'handicape, à première vue, par rapport aux démarches modélisatrice et statistique

La question de la réception se pose de plusieurs manières.

1. Comment présenter les résultats aux enquêtés ? Qu'est-ce que l'on peut dire et que l'on doit cacher ? Comment faire pour ne pas susciter de dommages parmi eux ? Cette question se pose dans le prolongement des opérations d'enquête, où l'enquêteur doit toujours se préoccuper des conséquences de ce qu'il fait et de ce qu'il dit sur le terrain. Peut-on montrer les dysfonctionnements d'une organisation, décrire les actes illégaux ou immoraux commis par des individus, entacher la réputation d'une corporation professionnelle ou d'une communauté ethnique ? Doit-on privilégier à tout prix la description de ce que l'on a pu observer ou doit-on parfois s'abstenir de trop en dire ? L'ethnographie n'est pas un compte-rendu d'enquête, présentant un savoir objectif : comme tout acte discursif, l'anticipation des conséquences qu'elle va produire doit être prise en compte dans le travail d'écriture.

2. Certains de ces problèmes sont répertoriés par les codes déontologiques⁷², qui ont entrepris de réguler les pratiques ethnographiques. De nombreuses critiques se sont fait entendre. Les formulaires de consentement informé, destinés à prévenir les enquêtés du sens de l'enquête, ont une conception contractuelle de la relation entre enquêteurs et enquêtés, et ignorent le fait qu'une ethnographie ne sait pas à l'avance où elle va et ce qu'elle cherche, et que les liens affectifs et éthiques se nouent dans une dynamique temporelle, à proprement parler imprévisible. Et la conception étriquée de la recherche de certains *institutional review boards* pénalise systématiquement les projets d'enquête ethnographique, qui rentrent assez difficilement dans les grilles de compréhension de chercheurs cliniques ou quantitatifs. Les codes déontologiques ont le mérite de poser la question des risques de la réception, mais ils le font sans considération pour les spécificités de la démarche ethnographique.

3. Un troisième point concerne les rapports aux commanditaires, sponsors et politiques. L'ethnographe est de plus en plus souvent amené à prendre la parole en public, en tant qu'expert ou avocat appointé, de qui l'on

⁷² Cefai D., « Codifier l'engagement ethnographique ? Remarques sur le consentement éclairé, les codes d'éthique et les comités d'éthique », *La vie des idées*, 17 mars 2009 (<http://www.laviedesidees.fr/Codifier-l-engagement.html>).

attend des éléments d'information en vue de prendre des décisions. Il contribue ainsi à la conception de programmes de développement, de politiques publiques ou de législations internationales⁷³. Quand il fait connaître la condition de populations défavorisées, en décrit les modes de vie ou en raconte les récits biographiques, il le fait souvent dans un cadre où il appuie la défense de leurs droits et la requête de réparations en leur nom. Il quitte donc l'arène universitaire, au sens strict du terme, pour circuler dans des arènes d'action collective ou publique. Kim Hopper⁷⁴, un chercheur new-yorkais, a ainsi pu être expert devant des tribunaux, chroniqueur pour des journaux, défenseur des droits des sans-abri sur la scène politique, clinicien coopérant avec des psychiatres, conseiller pour des organisations non gouvernementales, responsable d'une fédération nationale d'associations ou rédacteur de rapports destinés à dénoncer ou à élaborer des politiques publiques.

Les tensions que nous venons de mentionner rapidement sont comme telles insolubles. L'enquêteur doit poursuivre le projet scientifique d'établir des faits, de documenter des relations de causalité, de dessiner des cartographies du monde social, de rendre compte de situations sociales. Mais il n'étudie pas des colonies de paramécies : une bonne partie du sens qu'il peut restituer entretient un rapport d'emprunt distancié ou de dialogue réflexif avec les contextes d'expérience des enquêtés. Cette dette en amont se redouble d'une dette en aval : l'ethnographie n'est pas enclose sur elle-même, mais elle s'adresse à des publics, plus ou moins concernés, qui vont en faire quelque chose – y compris des auditoires de lecteurs qui ne sont autres que les enquêtés eux-mêmes. La bande de Moebius de ce que Paul Ricœur appelait la « triple mimésis »⁷⁵ est ainsi bouclée. Sans que l'on puisse toujours atteindre la symétrie rêvée par certains entre enquêteurs et enquêtés, mis sur un pied d'égale dignité – de la co-signature prônée par les perspectives dialogiques à la Bakhtine à la co-participation mise en œuvre par les tenants de la démocratie technique –, force est de prendre en compte les multiples formules de sociologie publique ou d'anthropologie impliquée dans lesquelles se coule aujourd'hui l'enquête ethnographique. Sans renoncer au potentiel de l'enquête scientifique, l'ethnographe expérimente ainsi de nouvelles formes d'engagement. Un engagement de l'enquête qui n'est pas sans rappeler celui que prônait le pragmatisme de John Dewey⁷⁶.

⁷³ Bensa A., Fassin D. (eds.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, 2008 – cf. (<http://www.laviedesidees.fr/Le-travail-de-l-alterite.html>) et (<http://www.laviedesidees.fr/Vers-une-anthropologie-critique.html>).

⁷⁴ Hopper K., « De l'ethnographie à l'engagement. Les limites du témoignage en faveur des sans-abri », *EE*, p. 473-492 ; et le commentaire sur l'enquête coopérative et impliquée, recadrée dans la perspective d'un « pragmatisme ethnographique », *EE*, p. 447-472.

⁷⁵ Ricœur P., *Temps et récit*, vol. 1, Paris, Seuil, 1983.

⁷⁶ Dewey J., *The Public and Its Problems*, New York, Henry Holt, 1927; et Cefai D., « L'expérience ethnographique, l'enquête et ses publics », Postface de *L'Engagement ethnographique*.